

commentaires de lecture du 14 décembre 2021

spéciale Dino BUZZATI (1906-1972)

L'auteur du fameux *Désert des Tartares* fait partie de cette génération d'écrivains qui ont entre vingt et trente ans lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Ils témoignent à leur manière de l'horreur du réel par la publication de romans en décalage avec la réalité d'un monde oppressant. Buzzati ne se limite pas pour autant au seul genre du fantastique et du magique. Son éclectisme se manifeste dans l'ensemble de ses écrits - les romans et les très nombreuses nouvelles – mais aussi dans sa poésie et dans son œuvre pour le théâtre.

BUZZATI Dino, *Il crollo della Baliverna* (Mondadori, 1954)

Ah ! Buzzati ! *Le désert des Tartares* l'a rendu célèbre, c'est un beau pavé...mais pour moi ce recueil de petites nouvelles perfides est un régal bien supérieur ! Comme il y en a dans ce recueil 37 nouvelles je ne saurais parler de toutes. Mais déjà les deux premières donnent le ton. Humoriste et psychanalyste de l'âme humaine, notre auteur. Son talent est de partir du réel, si banal soit-il, pour élargir la narration soit vers l'absurde, soit vers le fantastique, voire en mélangeant les deux, avec une touche de religion parfois !



Prenons *Il crollo della Baliverna*. Je ne sais pas si le nom donné à cette citadelle, ex caserne militaire, a le même sens qu'en français... mais c'est mal parti pour être sérieux. Le narrateur se frappe la poitrine et se meurt d'inquiétude : va-t-on l'arrêter ? L'écroulement de ce vieux monument délabré (qui hélas abrite de pauvres gens), est dû à une erreur lamentable de sa part. Il a voulu faire une petite escalade sur l'un des murs... mais a déclenché le principe des dominos renversés en cascade. Un appui ferreux qui cède et le soutènement qui lâche, tout s'écroule, au grand effroi des habitants. On assiste à l'enchaînement de l'inéluctable partagé entre le fou-rire et l'horreur ! Absurde, donc.

Continuons avec *Il cane che ha visto Dio*, titre ambitieux qui laisse perplexe d'entrée. Alors là, Buzzati a raffiné – c'est d'ailleurs la nouvelle la plus longue, 16 pages divisées en XXII chapitres !

Un petit-fils reçoit en héritage la boulangerie de son grand-père à la condition expresse qu'il distribue chaque matin 50kg de pain frais aux pauvres du village. Il se débrouille pour frauder en toute malhonnêteté en volant son propre pain. Glissons au passage que tous les habitants du village brillent par leur athéisme et leur égoïsme, et que l'église est déserte le dimanche. Parallèlement un saint ermite vient s'installer sur les hauteurs du village, dans une vieille chapelle. On voit dans la nuit briller une étrange lueur blanche. La lumière de Dieu ? commencent à se demander certains. Ah ! la dimension religieuse s'installe.

Un grand chien vient alors chaque matin voler un pain, qu'il apporte à l'ermite, comme s'en assure le boulanger qui, très énervé, le suit quelques jours après. L'ermite mourra bientôt. Mais le chien de l'ermite vient toujours et peu à peu tout le village vient le nourrir en cachette, saisi d'une étrange pitié...qui se transforme peu à peu en pitié. Les relations changent, chacun sous le regard de Dieu que concrétise ce chien, ramène sa conscience et retrouve la foi. Le boulanger ne vole plus les pauvres. L'église se remplit. L'atmosphère entière du village se bonifie.

Le chien surnourri meurt à son tour. Les habitants estiment juste de l'enterrer près de l'ermite. Et découvrent alors, près de la tombe de l'ermite, le squelette de son chien au pied de la croix. Buzzati s'arrête pile, habilement.

Réalisme initial, un brin de sociologie, puis un peu de mystère et un peu de religion, des dialogues savoureux, une analyse satirique des comportements, un fantastique urbain malicieux, une fin abrupte, tout l'art de Buzzati s'est déployé dans cette fable pittoresque que n'aurait pas reniée Boccace.

Tout le reste du recueil est à l'avenant, drôle ou mystérieux, voire sinistre ou grinçant.

Quel talent, ce conteur !!

Claudine LAURENT

BUZZATI Dino, *Nouvelles inquiètes* (Laffont, 2006, 450 p., trad. Delphine Gachet de *Le cronache fantastiche*, Mondadori, 2003)



Comme Italo Calvino le fera plus tard avec ses chroniques de Palomar, et comme l'ont fait bien d'autres écrivains reconnus, Dino Buzzati a écrit régulièrement des textes pour un journal.

Dans son cas, ce fut toute sa vie. Jusqu'à son dernier jour il a fourni des nouvelles au *Corriere della Sera*. Une anthologie en deux volumes a été publiée en Italie en 2003 en vue du centenaire de la naissance de Buzzati et Delphine Gachet y a choisi ces quarante-neuf *Nouvelles inquiètes* qu'elle a traduites et préfacées, avec un titre qui est presque une tautologie pour un habitué de cet auteur. En effet, toute l'œuvre de Buzzati n'est-elle pas marquée par l'inquiétude, l'angoisse de la mort comme de la vie, le pessimisme et l'humour noir ?

Le titre italien insistait davantage sur le caractère fantastique lié à l'ambiguïté entre le réel et l'imaginaire, à l'aller et retour entre le monde des vivants et celui des morts, entre comique et tragique.

Pour suivre le conseil de la traductrice, je choisirai de présenter trois nouvelles : la première, la deuxième et la dernière du volume.

Le dernier combat est celui d'un très vieux général emprisonné dans une forteresse qui résiste toute sa dernière nuit à l'invitation de la Mort, pourtant presque affectueuse avec cette « vieille mule », qui refuse de la suivre.

La grève du mal, c'est celle du Démon exaspéré par une nouvelle politique d'épuration gouvernementale visant à supprimer tous les maux, moraux comme physiques, jusqu'à lancer une campagne de vaccination collective contre le péché originel ! Advient donc une société parfaite, parfaitement ennuyeuse, sans besoin de police ni de justice ni de médecine. Les hommes ne tiendront pas longtemps !

Quant à *Partir ?* on y voit une gigantesque locomotive qui entraîne invinciblement la salle d'attente, puis toute la gare jusqu'au pays tout entier vers une destination fatale, en dépit des argumentations, des supplications pour un différé du Grand Départ sous des prétextes divers, touchants ou futiles, nul ne se sentant prêt à partir.

Mais il ne faudra pas manquer non plus *Le vieux chauffeur*, icône funèbre de tous les employés licenciés, ni *Le coup de téléphone*, prémonitoire, ni *Impressionnable*, le patient hypochondriaque qui finit par se faire jeter par son médecin, ou *L'ami du méchant*, comment

un brave homme sans relief qui sort de la grisaille pour sa femme et son groupe de commères y retombe durement parce que son fidèle ami d'abord suspect d'un assassinat sanguinaire est hélas ! trop vite innocenté. Et tant d'autres !

Nicole ZUCCA

BUZZATI Dino, *Un amore* (Mondadori, 1963)



Antonio Dorigo, architecte milanais de cinquante ans, est un habitué de la maison close de la signora Ermelina. Cette dernière lui présente un jour la toute jeune Laide dont il s'éprend. L'attrance physique qu'il éprouve se double d'un attachement profond qui ne semble pas partagé par la jeune fille. Elle est occasionnellement ballerine à la Scala de Milan, quitte ensuite cet emploi puis délaisse la maison close tandis que Dorigo lui loue un appartement et la voudrait tout à lui. En réalité elle lui échappe constamment, trouve de multiples prétextes pour ne pas se rendre à ses rendez-vous, ou alors très tardivement et ne manque pas une occasion de l'humilier. Dorigo a conscience qu'elle lui ment mais se laisse manipuler, passe son temps à l'attendre et à se perdre en suppositions à son sujet. L'amour exclusif qu'il voue à Laide est une maladie qui le dévore et une source de douleur que seule la présence de la jeune-femme parvient à apaiser. Il est tenaillé par la peur de la perdre, la paie pour qu'elle vienne le rejoindre plusieurs fois par semaine, croit ainsi la dominer, mais c'est l'inverse qui se produit.

Qui est Laide ? Celle qu'il avait remarquée dans une rue tortueuse d'un quartier populaire ? La ballerine transfigurée par la danse ? Celle qui chante un jour des airs venus du fond des âges ? C'est à coup sûr un être libre, compliqué, mystérieux, l'incarnation même de la ville de Milan.

Piera, une amie de Laide tente de mettre Dorigo en face de la réalité : Laide, issue d'un milieu défavorisé, maltraitée par la vie et les hommes n'a-t-elle pas trouvé en Dorigo, bourgeois ingénu et romantique malgré son âge, l'occasion de se venger ?

Cette prise de conscience devrait permettre à Dorigo de renoncer à cet amour sans trop de douleur à moins qu'elle ne l'aide à le vivre plus sereinement...

Une grande partie du roman qui plonge le lecteur dans le labyrinthe des sentiments et des questionnements du personnage masculin pourrait créer une certaine lassitude ; cependant l'imagination de Dorigo est telle, qu'il parvient à incarner ce qu'il ressent ; par exemple le paysage n'a de sens que par rapport à l'être aimé ; la métaphore du fleuve au milieu duquel il se trouve représente son incapacité à dominer ses sentiments... La magie de l'écriture opère pleinement.

Danièle FUSTÉ